



Martha Abreu. **O Império do Divino – Festas religiosas e cultura popular no Rio de Janeiro (1830-1900)**. Rio de Janeiro, Nova Fronteira, 2000.

por Marion Aubrée

Le travail dont il est ici question a pour objectif de nous faire découvrir la construction d'une urbanité où se mêlaient l'univers dévotionnel populaire et la dynamique politique de ce qui était alors la capitale et plus importante ville du pays. Pour ce faire, l'auteur s'attache à reconstituer, en s'appuyant sur des sources variées, la transformation des festivités religieuses cariocas au long du XIXe siècle. Elle met ainsi en évidence l'enjeu que ces fêtes ont constitué durant toute la période pour les divers pouvoirs, ecclésiastique, municipal et, plus largement, politiques par rapport à leur volonté de contrôler, chacun à travers ses moyens spécifiques, des populations très diversifiées, mouvantes et difficiles à saisir. Martha Abreu prend pour point d'ancrage de ses analyses la fête du Divino Espírito Santo (Pentecôte) qui, entre la dernière décennie du XVIIIe et jusqu'à la fin du XIXe siècles, constitua le point d'orgue des dites festivités et a directement inspiré le titre de ce livre.

Le texte est divisé en deux parties comprenant chacune deux chapitres.

La première partie se veut ethnographique et descriptive et elle est fondée, d'une part, sur l'analyse de documents de type administratif (statuts de confréries, requêtes aux autorités municipales, demandes de patentes pour établir des commerces festifs, etc.) ; d'autre part, sur la consultation de journaux et la collation de chroniques et récits émanant de voyageurs, d'écrivains et de mémorialistes. Elle nous offre ainsi un ensemble exhaustif d'éléments d'où ressortent deux idées fortes : d'abord, l'imbrication consubstantielle du profane et du sacré qui constitue le religieux carioca de l'époque et, ensuite, le lieu symbolique de transit et de connexion des diverses couches sociales que représente la ferveur dévotionnelle catholique.

L'auteur travaille, tout au long, sur le pourquoi la fête du Divino a occupé une place prépondérante dans le calendrier catholique carioca. Après avoir repris certaines hypothèses avancées par d'autres historiens sur le lien généralement fort qui unissait à la figure du Saint-Esprit les " *deserdados dos ceus* ", esclaves qui représentaient alors presque la moitié de la population de la ville, M. Abreu apporte des éléments visant à démontrer que les confréries formées sous la protection de la troisième personne de la Sainte Trinité n'exigeaient généralement de ceux qui désiraient y entrer, au moins pour l'époque objet de son propos, que d'être catholique, sans distinction de sexe ou d'origine. Ainsi, ces communautés dévotionnelles n'étant identifiées à aucun groupe ethnique ou professionnel - à l'instar de celles qui avaient Recension de quelques ouvrages récents sur le thème 214 choisi la même figure pour protecteur et furent étudiées en France par Leroy- Ladurie - elles jouissaient plus que d'autres de la sympathie de l'ensemble de la population et permettaient ainsi de récolter la plus grande partie de l'argent indispensable à la bonne organisation des festivités, faisant de la cette fête particulière la plus concourue et la plus fastueuse entre toutes. En outre, on apprend (p. 231-232) - il est vrai, à travers un seul cas documenté - que l'argent récolté auprès de ceux qui assistaient à ces spectacles pouvait aussi servir à libérer un esclave, ce qui laissait au moins une petite place à la dimension charitable et non au seul profit pécuniaire, comme semblait le croire la plupart de ceux qui édictaient les ordonnances et les autorisations. Cet exemple tend donc à renforcer les motifs d'attachement que pouvaient avoir les esclaves vis-à-vis de la figure du Saint-Esprit. Par ailleurs, cette célébration qui s'était constituée en Europe comme une cérémonie propitiatoire liée aux futures récoltes a gardé, en passant au Brésil, une dimension rurale avec, en raison de l'inversion des saisons entre les deux hémisphères, un aspect gratulatoire qu'elle revêt

jusqu'aujourd'hui dans certains des lieux où elle a survécu, en particulier dans les états de Goiás et de São Paulo. On peut donc penser que dans le Rio du XIXe siècle où, comme l'attestent les relevés cartographiques présentés dans le livre, le Campo de Santana - emplacement où se sont déroulées la plupart des festivités durant plus de cinquante ans - a longtemps été situé à l'entre-deux de la ville et de la campagne, les nouveaux citadins trouvaient dans cette ambiance un mode d'être au monde où pouvaient s'exprimer à la fois l'ancrage dans la tradition, lié aux communautés rurales, et les innovations urbaines qui leur fournissaient des loisirs à découvrir et des plaisirs inattendus offerts par le théâtre, la danse, les exhibitions de " gymnastique française " ou les curiosités de l'histoire naturelle. Dans le deuxième chapitre, dédié à la " Mémoire du Divino " il s'agit pour l'auteur de déterminer, à travers les apports faits sur le sujet par les écrivains et chroniqueurs de l'époque, la relation existant entre la dimension festive religieuse - pour laquelle elle utilise bien d'autres fêtes que la seule Pentecôte - et, déjà, la volonté idéologique de construire, à partir d'un ciment religieux, une identité nationale où communieraient toutes les ethnies et les classes sociales du pays. On se rappellera, par parenthèse, qu'un siècle plus tard (1930-40) c'est l'umbanda que, dans cette même capitale, des membres des élites et des classes moyennes ont codifiée et érigée en " religion nationale " susceptible de mieux exprimer à la fois le passé et le devenir commun des diverses composantes de la nation. Il s'agit donc d'un travail minutieux de recherche historique fait par l'auteur sur des documents très différenciés mais, par moments celui-ci se noie un peu dans la pléthore des détails et les interprétations multiples. J'en donnerai pour exemple ce que M. Abreu dit à propos de Mello Moraes Filho, l'un de ses auteurs de Recension de quelques ouvrages récents sur le thème 215 référence. Elle parle à son sujet d'un " Rabelais tropical " en s'appuyant sur la tentative commune du Brésilien du XIXe et du Français du XVIe de concilier culture savante et culture populaire. Elle file longuement la comparaison tout en reconnaissant elle-même une certaine " exagération " dans le parallélisme qu'elle établit entre ces deux auteurs. Ceci me semble souligner l'une des difficultés que présente à plusieurs reprises la lecture de l'ouvrage qui fait appel à des références très riches et variées mais donne par moments une impression de non maîtrise du raisonnement par apports contradictoires, à partir desquels l'auteur se perd dans les méandres de la pensée des autres sans que l'on détermine toujours bien où en est la sienne propre.

Il n'en reste pas moins que cette section du travail présente un intérêt historique particulier dans la mesure où l'on voit, à travers les nombreux auteurs convoqués, se profiler, dans le contraste et la difficulté, les idées qui se cristalliseraient au XXe siècle autour du concept d'anthropophagie culturelle et du mythe de démocratie raciale qui ont, l'un comme l'autre, fixé l'image internationale du Brésil pour des décennies. En outre, on voit se dessiner clairement l'utilisation symbolique de cette fête par le pouvoir impérial et la forme particulière qu'elle revêtira, de ce fait, dans son transfert au Brésil où elle devient " O Império do Divino ", une sorte de double populaire du système politique en vigueur dans lequel les porteurs du titre étaient de simples laïcs tirés au sort, le plus souvent des enfants, soulignant ainsi le statut minoré qui était prescrit aux segments sans pouvoir de l'ensemble social.

La seconde partie de l'ouvrage est consacrée à décrypter, à partir de documents administratifs, les préoccupations politiques des diverses autorités - policières et municipales, entre autres - et la manière dont les unes et les autres imposent, tout au long du siècle, des restrictions ou des transformations de la fête, soit prosaïquement pour des motifs de sécurité physique telle la peur de l'incendie, soit plus symboliquement pour faire accéder le peuple à des us et coutumes policés en encadrant les expressions liées au religieux dans les lois du séculaire laïc. Enfin, la séparation de cette partie en deux chapitres met en valeur l'inversion qui s'est, d'après l'auteur, produite à la moitié du siècle entre les deux termes de " tolérance " et de " contrôle " au niveau de la gestion des expressions festives. Ainsi, les " folias do Divino " - groupes qui, bien avant la date de la fête, allaient

de maison en maison pour récolter l'argent, les victuailles et les objets à mettre en loterie qui donneraient tout leur brio aux festivités - furent d'abord acceptées comme composantes d'une tradition religieuse importée du Portugal, pays souche du pouvoir politique, puis ensuite tolérées sous contrôle en tant que survivances populaires. Dans un troisième temps, elles furent considérées par les autorités comme déplacées dans la capitale d'un Recension de quelques ouvrages récents sur le thème 216 empire dont les élites envisageaient son futur de " nation civilisée " selon un modèle positiviste qui ne laissait pas de place aux " archaïsmes " .

Il faut pourtant souligner que les détails fournis par l'auteur mettent en évidence la prégnance du contrôle qui s'est toujours exercé sur les expressions festives des noirs, libres ou esclaves, tant avant qu'après 1850; en suivant le fil de l'histoire qu'elle déroule on perçoit que l'élément religieux a parfois servi pour alléger le poids du contrôle policier mais qu'il ne l'a jamais fait disparaître. Presque toutes les ordonnances municipales dont il est fait état, en particulier pour les années 30 viennent confirmer la crainte de désordre social attachée aux regroupements, fussent-ils dévotionnels, des couches populaires qui étaient alors perçues, selon João José Reis, comme " arriérées, coloniales et métisses ". Seule une courte période (1841-1855) semble se détacher en raison d'un certain décalage entre les ordonnances municipales, qui visaient à " moraliser " la fête, et leur réelle application. Elle correspond à l'avènement du Second Empire et commence avec le couronnement de Don Pedro II, réputé libéral, mais n'aura qu'un temps limité après lequel les visées "civilisatrices " de ceux qui exerçaient le pouvoir reprendront le dessus.

L'ouvrage se clôt sur quelques " Paroles finales " où l'auteur avance des considérations sur l'expansion urbaine et la disparition définitive à Rio de la Festa do Divino qui, rappelons-le, a survécu jusqu'aujourd'hui dans quelques régions plus rurales mais ne subsiste plus que dans une seule grande capitale, São Luiz do Maranhão. Toutefois, M. Abreu signale que le sens de la fête qui a accompagné les expressions religieuses cariocas tout au long du XIXe siècle, s'est reproduit jusqu'aujourd'hui à travers des fêtes religieuses qui attirent des segments plus spécifiques de population (Gloria, Penha) et une fête séculière qui est devenue l'emblème international de la ville de Rio, le Carnaval. En outre, le catholicisme a vu diminuer rapidement sa part du marché des biens symboliques au profit d'autres expressions chrétiennes qui ont, elles aussi, mis la troisième personne de la Trinité chrétienne au centre de leurs dévotions. En conséquence, on aurait pu s'attendre à ce que ces " paroles finales " en fassent quelque mention, d'autant que l'Église Universelle du Royaume de Dieu, paradigme du néo-pentecôtisme dans laquelle est repris le symbolisme des couleurs (rouge et blanc) traditionnellement utilisées depuis au moins deux siècles pour rendre hommage au Divino, est née dans les faubourgs de cette même ville.